

French Town de Michel Ouellette (Hearst, Le Nordir, 1994, 92 p.)

Pierre Karch

Numéro 5, 1995

Traditions orales d'Amérique française

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004534ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004534ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Karch, P. (1995). Compte rendu de [*French Town* de Michel Ouellette (Hearst, Le Nordir, 1994, 92 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (5), 91–92.
<https://doi.org/10.7202/1004534ar>

FRENCH TOWN
de MICHEL OUELLETTE
(Hearst, Le Nordir, 1994, 92 p.)¹

Pierre Karch
Collège universitaire Glendon, Université York (Toronto)

Cindy, autrefois Sophie, nom que le personnage a jeté aux orties parce qu'il rimait avec « Softie », est une dure qui porte des jeans, joue dans les moteurs de voiture à ses heures et sacre tout le temps comme un diable entre deux sacrements. Cindy, c'est le diminutif de Cendrillon, tout comme *French Town* est un conte de fées avec une héroïne qui n'ira pas au bal, qui refuse même de porter une robe, n'importe laquelle. On la connaît bien, Cindy. Nul besoin de se rendre à Timber Falls pour la rencontrer ; aujourd'hui, on la retrouve un peu partout, tant le moule est bon, meilleur de fait que la pâte. Enfant, elle brûle réellement et symboliquement tous les jouets qui devaient la préparer à tenir un rôle d'épouse et de mère ; ce qu'elle veut, c'est chasser la perdrix avec son père.

Son frère Martin est, pourrait-on dire par dérision, un enfant de l'amour puisqu'il a vu le jour neuf mois après que son père ivre, mais pas mort, a battu et « pris » sa femme. Benjamin a été élevé par son grand frère, Pierre-Paul qui, lui, a de l'éducation, ce qui lui a monté à la tête comme les règles de grammaire lui remontent à la mémoire pour meubler le vide de la conversation. Si sa sœur représente le Nord, celui des mines et des usines, lui, représente le Sud, celui de la culture et des grandes entreprises. Ils ne parlent pas la même langue ; ils ne sont donc pas de la même famille. C'est pourquoi, étant la première à le reconnaître, elle le traite de « moumoune » et de « tête », comme cela se dit encore dans un pays où bien parler est aussi mal vu que d'avoir des manières et de se tenir à table.

French Town, malgré sa structure en clips ou brefs tableaux qui se succèdent comme on tourne les pages d'un album-souvenir, n'apporte rien de nouveau au portrait du colonisé. Ce n'est qu'une question de densité, d'épaisseur. Je ne serais pas surpris d'apprendre que c'est ce qui a tant plu aux membres du jury du Prix du Gouverneur général qui ont pris un malin plaisir à primer une pièce franco-ontarienne mettant en scène un héros qui nous fait honneur comme des caleçons troués sur une corde à linge.

Si je parle de corde à linge, c'est à cause de la scénographie qui « à la création du spectacle proposait un décor sobre et dépouillé — une galerie métallique sur laquelle se trouve une vieille laveuse qui occupe l'espace central arrière » (p. 7). Le spectateur voit tout de suite qu'on va laver son linge sale en famille et c'est ce qu'on fait. Le malheur, c'est que cela ne se lave pas. Plus

on frotte, plus on répand les taches. Dans ce cas, il ne reste qu'une solution : mettre le feu aux poutres ou à la cabane. La crèche de Noël y passe tous les ans ; c'est une tradition dans la famille. Puis ce sera le feu de French Town, en 1936. Ce n'est pas aussi traditionnel, mais c'est historique comme en témoigne la photo de la couverture, document tiré des Archives municipales de Smooth Rock Falls.

Pourquoi tous ces feux ? Pour Simone, comme pour son fils aîné, Pierre-Paul, qui se flambe la cervelle plutôt que de mettre le feu à la maison familiale comme il en a menacé son frère, cela symbolise que le passé est révolu, qu'il ne sert à rien de l'évoquer avec nostalgie, qu'il faut au contraire aller au devant de l'avenir et lui tendre la main alors qu'il deviendra le présent.

Martin ne partage pas cet avis : « Mon avenir, pontifie-t-il, se trouve là où j'ai un passé » (p. 85). À l'heure du village global et du libre-échange, penser en termes de racines me paraît aussi profond que creux. Le danger, c'est que le lecteur ou le spectateur — j'ai été les deux puisque j'ai assisté à la représentation de la pièce à Toronto avant de la lire —, tout autant que la lectrice ou la spectatrice, sympathise avec Martin qui parle moins bien que son frère, ce qui en fait un personnage moins chiant que lui. Or l'idéologie qu'il professe me paraît aussi étroite d'esprit et néfaste que l'agriculturisme que promouvaient le clergé et bien des hommes politiques au début du siècle, pour que les Québécois, qu'ils gardaient sous leur tutelle, restent chez eux, groupés autour de l'église paroissiale, plutôt que d'abandonner leurs trente arpents pour travailler dans les usines des grandes villes canadiennes et américaines, faire des études et prendre en main l'économie du pays.

J'ai du mal à croire, mais il faut bien se rendre à l'évidence, que les choses aient si peu changé depuis et qu'on vive ici, aujourd'hui, le même dilemme que celui des Québécois du temps de la Dépression, de Mgr Laflèche et du curé Labelle. *French Town* est une pièce du terroir, comme *La Terre paternelle* était un roman du terroir. C'est le même style, ce sont les mêmes phrases lamentables : « Je te laisserai jamais m'enlever son héritage » (p. 86), celui d'un alcoolique colérique qui battait sa femme et ses enfants avant de mourir de ses excès. Tenir à pareil héritage, c'est du vice et non pas une vertu.

Franco-Ontariens, Franco-Ontariennes, tant que sera primé ce genre de discours, vous ne serez pas sortis du bois.

NOTE

1. Cette pièce de théâtre a valu à son auteur le Prix du Gouverneur général du Canada (section textes dramatiques), en 1994.